

## SIX ANS DE MEDECINE AU KIBBOUTZ

par le Dr Abraham ESTIN, kibboutz Ein Hashofet

### III. LES KIBBOUTZNIKIM ET LA MEDECINE

« La santé, je ne sais pas si je retrouverai ce merveilleux déséquilibre.  
L'équilibre de la maladie est atroce. »

Jean COCTEAU (la veille de sa mort).

J'ai abordé mes premiers contacts avec le kibboutz dans un esprit à la fois critique et admiratif.

Les problèmes que j'ai eu à affronter au contact de cette « clientèle » tenaient d'une part à sa nouveauté pour moi, d'autre part à sa spécificité.

Je ne me suis jamais découvert une vocation d'entomologiste, mais il me semble qu'il y a quelque chose de fascinant dans cette concentration et cet échantillonnage d'origines, de formations, de mentalités.

Instinctivement, j'ai été tenté d'établir des comparaisons avec mon expérience de médecine rurale, mais il est évident que c'était un leurre : à part l'amour de la terre, quoi de commun entre le gros fermier ou l'ouvrier agricole du Vexin et le professeur d'université ou le plombier, membres d'une société collectiviste fermée ?

\*  
\*\*

Deux facteurs me paraissent imprimer un caractère particulier à la médecine au kibboutz : l'un est la très vive sensibilité des kibboutzim aux problèmes de santé, l'autre la structure même de la vie collective.

La santé étant, on le sait, le bien le plus précieux des Juifs sur la terre — après la Thora et Tsahal, bien entendu — le kibboutz est prêt à faire énormément pour la santé physique et morale des camarades.

Ainsi le budget santé ne souffre pratiquement aucune restriction. Je n'ai jamais rencontré de refus sur ce point : lorsque j'ai expliqué la nécessité d'améliorer le chauffage d'une maison, d'installer l'air conditionné chez un emphysémateux, la télévision chez des gens qui peuvent difficilement se déplacer (tous les « anciens » ayant récemment reçu la télévision, cette dernière question ne se pose même plus). A la demande de sa famille, un malade, atteint d'un cancer inopérable, a été envoyé en consultation aux Etats-Unis.

J'ai fait allusion à la santé morale. On n'hésite pas à faire faire, s'il le faut, une psychanalyse, ce qui est tout de même considéré en Israël comme un traitement de luxe — les traitements psychiatriques prolongés n'étant pas pris en charge par la Kupa Holim.

A ma connaissance, dans plusieurs kibboutzim, des jeunes filles ont subi des opérations esthétiques du nez, opérations dont la nécessité objective n'était pas évidente, puisque le psychiatre de la Kupa Holim n'avait pas recommandé leur prise en charge financière. Les kibboutzim ont acquiescé au désir des jeunes filles et leur ont donné la possibilité de résoudre leurs problèmes.

Un autre exemple, touchant : le père d'un membre du kibboutz, âgé de plus de 80 ans, était atteint d'une artérite oblitérante des membres inférieurs. Il avait travaillé de longues années au bureau de poste local. A partir du moment où il lui fut devenu impossible de marcher, un membre du kibboutz le conduisait tous les jours en voiture à son poste de travail, distant de 200 mètres et l'en ramenait. Tout cela pour qu'il puisse inscrire les objets recommandés dans le registre et garder le sentiment de jouer un rôle utile dans la collectivité. Cela lui prenait environ une heure. Calculez la productivité.

Ces sacrifices, on le sent, ne sont pas uniquement financiers. Si le médecin estime par exemple bénéfique pour une personne de changer de travail, le kibboutz donne à celle-ci la possibilité de le faire dans un court délai et dans un climat de compréhension inégalés ailleurs. Si dans le genre de travail qui conviendrait au patient aucune place n'est à ce moment-là disponible, on va jusqu'à créer un emploi adéquat, quitte même à modifier l'organisation de tout un secteur. Dans un kibboutz voisin, une jeune femme atteinte de troubles qui nécessitaient pour elle un travail indépendant, a suivi pendant un an un cours de coiffure et on a créé pour elle un salon de coiffure, à une époque où le besoin n'en était pas évident. (En vertu du principe que la fonction crée l'organe, il n'en est plus de même aujourd'hui !).

Je pourrais multiplier les exemples. Je me contenterai, pour illustrer cette sensibilité des kibboutznikim aux problèmes de santé, d'évoquer enfin un cas caractéristique : celui des grands opérés, auprès desquels les camarades assurent une garde permanente (les trois huit), pendant de longues semaines s'il le faut.

Dans tous leurs rapports avec les malades ou les blessés, ils savent d'emblée avec une sorte de sixième sens, à moins que cela ne soit le résultat de l'éducation ou du conditionnement kibboutzite, trouver le mot qui calme, le geste qui apaise, comme s'ils avaient constamment présent à l'esprit les paroles du roi Salomon : « Une réplique pleine de douceur détourne le courroux, une parole blessante surexcite la colère. » (1).

La consommation de médicaments est aussi faramineuse au kibboutz que partout en Israël — il paraîtrait que proportionnellement elle dépasse de deux fois et demie celle de la France — le best-seller étant bien entendu le valium. Les gens adorent les analyses, les radiographies et évidemment les électrocardiogrammes.

Mais d'un autre côté il faut lutter ferme avec un malade si l'on veut lui prolonger son arrêt de travail. Dès qu'il peut circuler, on n'arrive plus à le convaincre que sa convalescence n'est pas nécessairement terminée. Par conscience professionnelle... et faute de distractions dans un endroit où tout le monde travaille autour de lui, il court retrouver son poste. Autre fait remarquable au kibboutz : les jeunes femmes ont de plus en plus peur de prendre la pilule et les femmes enceintes refusent tout médicament durant leur grossesse. Tout cela donne à penser que les kibboutznikim ne sont pas hypocondriaques, mais plutôt extrêmement vigilants quant aux problèmes de santé. Cela tient-il au kibboutz ? Je ne sais, mais je trouve les Juifs plus faciles à soigner ici qu'en France : moins de versatiles, de défiants, moins de fâcheux !

Le kibboutznik est parfaitement conscient de l'importance de la médecine tant préventive que curative ; mais il veut *vivre* et il accepte

---

(1) Proverbes de Salomon 15-1.

rarement de vivre autrement que pleinement, intensivement. Sur ce point, de façon paradoxale, il se trouve souvent en conflit ouvert avec son médecin. Qu'on lui signale la découverte d'une grotte inexplorée et aucune force au monde (ni même un lumbago aigu — sic !) ne l'empêchera d'y aller faire des fouilles un shabbat.

N... a été pressenti pour occuper une fonction très importante au kibboutz, fonction physiquement et moralement épuisante. Le président de la commission des nominations — qui propose les candidatures à l'assemblée du kibboutz — attendit d'avoir l'accord de N... pour venir me demander si je ne voyais pas de contre-indications médicales à l'attribution de ce poste pour lui. Connaissant bien N..., je donnai un avis défavorable. Là commença le drame : N..., très fier d'être sollicité pour cette fonction, vint m'adresser vertement ses remontrances. Il me fallut deux heures pour le convaincre que moi aussi je le trouvais parfaitement digne de s'acquitter de cette charge et que je n'avais d'autre intention ni d'autre souci que de sauvegarder sa santé.

Les kibboutznikim exigent du médecin autant qu'ils sont prêts à donner eux-mêmes. Ils s'attendent en particulier de sa part à beaucoup plus de disponibilité qu'ailleurs. On rencontre parfois des regards accusateurs lorsqu'on est sorti pour quelques heures sans laisser d'explication sur sa porte. Cette tendance se fait sentir surtout dans le kibboutz où l'on réside, la « tentation » y étant plus forte de faire appel au médecin, même en évitant le barrage sacro-saint de l'infirmière... et il arrive quelques fois que l'on s'entende dire à la salle à manger : « Docteur, seulement une toute petite question... ».

L'un des aspects les plus déroutants de l'attitude des kibboutznikim vis-à-vis des problèmes de santé est la notion très élastique et toute relative qu'ils ont du secret médical. Celui-ci est purement et simplement désacralisé, ce qui n'a rien d'étonnant dans une société où l'on trouve naturel de demander sans détours au médecin : « Qu'est-ce que Manya a au juste ? Est-ce que Haïm a vraiment une hernie ? »

Il est d'autant plus digne d'être signalé que dans certains cas les kibboutznikim témoignent spontanément d'une extrême discrétion : ainsi quand il s'agit de maladies inguérissables et plus particulièrement de cancers. Chose curieuse également : dans la salle d'attente, personne ne parle : les mystères insondables de l'âme humaine...

Mais quand tout le monde s'intéresse à tout le monde et que les relations entre les camarades ressemblent de beaucoup à celles d'une grande famille, l'expression ouverte de la curiosité ou de la sollicitude est presque inévitable.

Il n'est pas du tout évident par contre que les intéressés, pris individuellement, apprécient cet état de chose. Il arrive assez souvent que l'on vienne me consulter directement en me demandant expressément la discrétion. Ceci est fréquent dans les cas qui relèvent de la psychiatrie, mais ce sont malheureusement ceux où le secret professionnel est le plus difficile à garder, pour une simple raison technique : le paiement du traitement étant prolongé et échelonné, il est fatal que le secrétariat du kibboutz soit mis au courant.

La situation est encore plus complexe, soulignons-le une fois de plus, dans le kibboutz où l'on réside : lorsque l'on rencontre les gens à chaque tournant, qu'éventuellement on les fréquente sur un plan personnel, on a davantage tendance à s'identifier avec le malade et la famille. Cette pression sociale est encore plus forte sur les infirmières,

nous l'avons déjà remarqué (1) ; il arrive qu'elles ne résistent pas moralement à ce processus et préfèrent, pour cette raison, changer de métier. C'est pourquoi aussi les médecins qui sont membres d'un kibboutz n'exercent jamais dans leur propre kibboutz. Quant aux autres, qui sont la majorité, ils doivent finalement choisir entre le serment d'Hippocrate et les us et coutumes de la société où ils vivent. En votre âme et conscience.

\*  
\*\*

Comment, dans ces conditions, peut-on définir la médecine de kibboutz ?

La description du cadre extérieur peut induire en erreur. Bien que le dispensaire en soit le centre matériel, c'est essentiellement une médecine familiale. C'est que le médecin soigne forcément la famille toute entière et les liens familiaux au kibboutz — quoi qu'on puisse en dire — ne sont pas moins forts qu'ailleurs.

Le médecin connaît les tenants et les aboutissants de tous les membres de la famille par des témoignages internes... et externes, les commentaires pleuvant dru, comme de juste : imaginez un village où les habitants ont parfois en commun des souvenirs de plus de 40 ans. Il est difficile de ne pas avoir une idée bien arrêtée sur la personne dont on a partagé la tente pendant plusieurs années. Représentez-vous aussi les liens existant entre des jeunes qui ont passé ensemble quatre cinquièmes de leurs instants depuis l'âge zéro jusqu'au service militaire. Cela donnerait amplement matière à une thèse de doctorat, dont je laisse le soin aux spécialistes.

D'autre part, si les patients, disciplinés, viennent presque toujours au dispensaire, rien n'interdit au médecin de les visiter chez eux ! Même si les maisons sont de construction standardisée au kibboutz, j'avoue céder encore souvent à l'envie de faire mon petit Simenon et de « renifler l'atmosphère locale » comme au temps des escaliers parisiens ou des chevauchées fantastiques sur les routes campagnardes de l'Oise.

La possibilité reste ouverte également de recevoir les malades chez soi. La journée de travail du médecin n'étant pas surchargée, il a loisir de le faire à tête reposée et, étant donné la fameuse gratuité des soins, il n'a pas de remords de faire venir les gens plusieurs fois pour des conversations prolongées, à but thérapeutique, irremplaçables dans bien des cas.

Malgré la « confiance absolue » vis-à-vis du médecin familial, l'attrait du spécialiste reste grand et la technologie confère un aspect sécurisant aux hôpitaux — pourtant surchargés, comme partout. On entend si souvent la phrase-clé : « Là-bas, on peut me faire tous les examens ! ».

Du point de vue quantitatif, la clientèle, même si elle réunit plusieurs kibboutzim, est limitée, surtout si l'on tient compte du fait que les visites à domicile sont peu nombreuses et ne nécessitent que des déplacements restreints. Pendant cinq ans, j'ai été médecin de trois kibboutzim et du lycée régional — 1 800 âmes environ —, ce qui représente moins de la moitié des heures de travail que je fournissais en France.

Les particularités qualitatives sont encore plus importantes. La population est hétérogène en ceci que ses origines sont diverses : on a beau dire, un malade allemand ne se comporte pas comme un sud-américain, ni un yéménite comme un polonais. Quant aux sabras, je ne trahis aucun secret, c'est un monde à part.

---

(1) Voir l'article précédent : « Le cadre matériel et humain ».



Par contre, le renouvellement de la clientèle est très minime, puisqu'il est conditionné par l'arrivée au kibboutz de nouveaux membres. Si l'on a connu en France le brassage — quelquefois décevant et même exaspérant, mais souvent stimulant — qui se fait dans une clientèle urbaine, on est tant soit peu désarçonné. Et même dans la clientèle rurale, qui est fondamentalement plus sédentaire et stable, le patient et le médecin ont la liberté... de se déplaire mutuellement. Même dans le cas d'une grande réussite professionnelle, il y a toujours, nous le savons tous, un pourcentage minime de mécontents par vocation et tout simplement de gens avec qui l'on n'a pas d'atomes crochus. J'ai déjà évoqué ce point à propos des problèmes généraux de la médecine en Israël. C'est souvent un véritable fardeau.

L'un de ces remèdes est — dans la mesure où le permet la répartition des postes médicaux dans la région — de juxtaposer dans sa clientèle un moshav ou un village à un kibboutz, ce qui élargit l'éventail humain. On peut aussi, par exemple, chercher une place à temps partiel dans l'hôpital d'une ville voisine. Pour ma part, après avoir exercé pendant trois ans exclusivement au kibboutz, j'ai été près de deux ans médecin-instructeur régional et par la suite je suis devenu le responsable du service d'hospitalisation à domicile, rattaché à l'hôpital d'Afula.

\*  
\*\*

Les kibboutznikim se veulent très progressistes dans leur façon d'envisager les problèmes médicaux. Mais la nature humaine et la vie collective en circuit fermé étant ce qu'elles sont, l'alternance confiance-défiance entre le patient et le médecin, tout en revêtant ici des nuances particulières, n'est pas moindre qu'ailleurs.

Le kibboutznik, lorsqu'il a un problème, part toujours du principe que « le kibboutz s'en préoccupera ». Mais le patient est par définition seul en face de la maladie. Le médecin, quand il s'agit d'introduire une innovation et même dans son attitude générale vis-à-vis du patient et de la maladie, est toujours contraint de tenir compte du kibboutz en tant que collectivité. S'il omet de le faire, on ne se fait pas faute de le rappeler à l'ordre. Cela crée pour lui des « situations anxiogènes » ; mais comme l'a noté si justement le Professeur Jean Tusques, « pour exercer la médecine clinique, il faut être capable d'en assumer » (1). Après six années passées à Ein Hashofet, je trouve encore cette confrontation permanente entre le médecin, le malade, la famille et la collectivité, dure mais combien enrichissante.

Avons-nous dit le dernier mot ? « Peut-être », selon la réflexion ironique d'Egar Poe, « le mystère est-il un peu trop clair ». C'est que, pour citer à nouveau le Professeur Tusques : « Une formation psychologique doit comporter plus de situations vécues que d'informations théoriques » (2). (A suivre). Ein Hashofet, avril 1976.

#### NOTE DE LA RÉDACTION

Dans le prochain numéro de l'AMIF va paraître le quatrième et dernier article de la série « Six ans de médecine au kibboutz ». Etant donné l'intérêt qu'ont éveillé ces articles auprès de nos lecteurs, nous avons chargé le D<sup>r</sup> Estin d'une mission : nous présenter une étude d'ensemble sur la médecine israélienne. Pour qu'une telle étude ait une valeur et un sens, nous avons insisté sur le fait que nous la voulions en couleurs naturelles, sans fards, le rose habituellement de circonstance dans des reportages pareils n'étant pas de mise. Notre correspondant va s'efforcer d'obtenir des interviews des personnalités les plus marquantes de la profession : M. le Ministre de la Santé, les Médecins-Chefs de différentes caisses de malades, du Président du Syndicat de Médecins et d'un échantillonnage de médecins représentant les diverses branches d'activité professionnelle.